

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

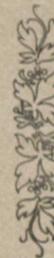
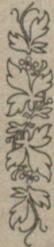
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



. . . S O M M A I R E . . .

Baiser d'amour (poésie) ... Albert Lozeau
Soir d'automne (poésie), Amédée Jasmin
Lettre de Voyage.....Françoise
La mort du Prospecteur, Jean de Nobon
Types de Femmes, la Mondaine et
l'IntellectuelleC. Bessonnet Favre
L'Abbaye-aux-Bois... .. Françoise
Les Héroïnes Françaises ... Tout-Paris
Les Ecoles Ménagères.....

Pour les pauvres morts... ..Françoise
Propos d'Etiquette..... Lady Etiquette
Madame Curie... ..Jean d'Orsay
Pages des Enfants.....
Causerie..... ..Tante Ninette
Jeanne et Bob Anatole France
Au-dessus de l'Abîme (feuilleton).....
Th. Bentzon.
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.



Un Site Idéal à la Fois pour Maison et Placement.---SES AVANTAGES

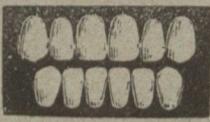
EAU PURE venant du haut de Lachine. AIR PUR ET SEC, dû à son élévation, 350 pieds au-dessus du fleuve. LE COUP D'OEIL LE PLUS PITTORESQUE des environs de Montréal. SANTE ET BEAUTE vont ici de pair. A PROXIMITE de la ville (20 minutes du square Victoria), PRIX EXTREMEMENT BAS et CONDITIONS FACILES. SAGES RELEMENTX DE CONSTRUCTION qui assurent de bonnes maisons et une classe choisie d'habitants. Une moitié des terrains est retenue pour RESIDENCES ISOLEES et SEMI-ISOLEES. Une autre moitié est réservée pour la construction de PLAIN-PIEDS DE PREMIERE CLASSE. A la rue Sherbrooke et l'avenue du Plateau; six billets pour 25 cents jusqu'à la ville. LES PLUS BELLES RUES DE MONTREAL traversent le Plateau de Westmount, telles que Sherbrooke, avenue Western et le Chemin de la Côte St-Antoine. VINGT-CINQ PIEDS DE PELOUSE devant chaque lot. BEAUX ARBRES OMBREUX espacés de 25 pieds des deux côtés de chaque rue. Des centaines de lots littéralement couverts de POIRIERS ET POMMIERS. ARGENT PRETE POUR CONSTRUIRE

GEO. MARCIL & CIE, AGENTS D'IMMEUBLES ET BUREAU PRINCIPAL : 180 RUE ST-JACQUES
COURTIERS DE PLACEMENTS

Succursale sur la propriété, ouvert tous les après-midi de 1 à 5. ANGLE SHERBROOKE ET (Cinq minutes à l'ouest de l'Avenue Victoria).
 Succursale de Saint-Henri: M. L. Deneau, 3671 rue Notre-Dame. Ouvert de 9 a.m. à 9 p. m.
 Bureau du soir, A. Duvert, 282 avenue Duluth.

H. J. Dietsche
 Coiffeur pour dames
 et Perruquier artistique
 SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL
 2429, STE CATHERINE Ouest
 (Entre les rues Stanley et Drummond)
 MONTREAL
 Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.
 Pharmacien-Chimiste
 DIFICE DU MONUMENT NATIONAL
 216 RUE SAINT-LAURENT
 Téléphone Main 2628
 Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,
 Vous qui attrapez facilement un rhume,
 Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,
 Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,
 Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

Prenez des
CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.
 Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHME, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la maille, exception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.



Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicale, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
 Seuls concessionnaires. Montréal

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

N. BEAUDRY & FILS
 Bijoutiers Opticiens
 212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.
 Demandez un échantillon, TÈL. BELL MAIN 210

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1^{er} et le 3^{ème} samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	Quinze francs
SIX MOIS	1.00	Six mois	7 frs	
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

Baiser d'amour

Tu ne m'as jamais dit : Baise-moi sur les yeux,
Lentement, longuement, afin de goûter mieux...
Tu ne m'as jamais dit cela... Tes deux mains nues,
Je les ai quand je veux, d'elles-mêmes venues.
Tes lèvres, je les sais prêtes à mon baiser,
Elles n'ont pas voulu jamais se refuser,
Ni ton front où, parfois, à ton insu, se joue
Une mèche d'or brun, ni ton front, ni ta joue ;
Car ton cœur jeune et franc répète, chaque jour,
Que l'amour ne doit pas dire non à l'amour,
Et qu'il est, par bonheur, de légitimes fièvres,
Qui s'expriment par la caresse de nos lèvres!...
Mais si l'être caché transparait dans les yeux,
Comme à travers l'eau pure un fond mystérieux ;
Si ce qu'on aime et cherche est là, dans les prunelles,
Qui se concentre, intime, et se révèle en elles,
Ah! laisse-moi, malgré tes paupières de chair,
Dont le frêle tissu si mince est presque clair,
Laisse-moi, rougissant comme une exquise femme,
Poser sur tes deux yeux un baiser sur ton âme !

ALBERT LOZEAU.

[Montréal, novembre, 1906]

Soir d'automne

Automne, tu n'es pas l'automne.
Les arbres décharnés, sans voix,
Tendent, en file monotone,
Des bras ouverts comme des croix.
Automne, tu n'es pas l'automne.
Qu'importe les frissons glacés
Des feuilles que le vent emporte,
Si nous pouvons, fermant la porte,
Rapprocher nos deux cœurs grisés ?
Automne, tu n'es pas l'automne.
Près du foyer que l'on tisonne
Blottissons nos amours transis ;
Laissons siffler la bise alone,
Nous avons bien d'autres soucis.
Automne, tu n'es pas l'automne.
Plus près, ma chère, aimons-nous mieux.
Novembre vite fuit. L'année
Se meurt. Vivons cette soirée
De peur d'être demain trop vieux.
Automne, tu n'es pas l'automne.
Il fait donc froid que tu frissonnes !
L'être rougit. Plus près. Encor.
J'entends bientôt minuit qui sonne,
Ferme les yeux... ton front s'endort...
Automne, tu n'es pas l'automne.

AMÉDÉE JASMIN.

[Toronto, novembre, 1906]

LETTRE DE VOYAGE

La plus téméraire promesse que l'on puisse jamais faire, est celle d'écrire des lettres en voyage.

Tous ceux qui ont perdu de vue le clocher de leur village dans une longue visite à l'étranger peuvent attester de la vérité de mon assertion.

Ne vaut-il pas mieux, — dans l'intérêt du lecteur surtout — pour le voyageur, de noter au fur et à mesure, ses impressions et les faits principaux de ses pérégrinations, et de les développer ensuite, à tête reposée dans le calme et l'atmosphère reposée de son cabinet de travail?

Il est si difficile de se recueillir, de pouvoir suivre, sans distraction, le fil de ses pensées dans le brouhaha, les allées et venues, le séjour bruyant et tourmenté d'une vie d'hôtel.

Avant, cependant, de commencer la description des beaux pays que j'ai visités, j'aimerais à dire quelques mots relativement à la situation religieuse, en France, amenée à la suite de l'épineuse question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

J'ai recueilli, un peu partout, une foule d'impressions à ce sujet, et de tout ce que j'ai entendu, j'ai pu me former une idée assez juste, je le crois, de l'état général des esprits.

Le souverain Pontife venait de lancer la lettre encyclique que l'on sait refusant les associations cultuelles et ordonnant aux évêques français de se soumettre à sa décision, au moment de mon arrivée, à Paris.

L'épiscopat avait à choisir entre une adhésion complète aux volontés du pape ou un schisme.

Jamais encore, depuis le commencement des difficultés religieuses, en France, le Saint Père ne s'était prononcé d'une façon si claire, si catégorique.

Une bombe lancée inopinément

n'aurait pas fait plus d'effet, ni causé tant de bruit.

Le gouvernement de la république en fut autant surpris qu'ennuyé. Je le sais pour avoir entendu causer de cela par des personnages importants, qui réfléchissaient, à n'en pouvoir douter, les opinions ministérielles.

La fermeté et l'énergie de Pie X, étonnaient grandement les adversaires de la cause catholique. Un arrêt aussi catégorique rejetait loin en arrière les traditions de diplomatie italienne, la patience et la longanimité proverbiales du Vatican.

On répéta que le pape, étant l'élu de la Triplice, désirait favoriser l'Allemagne pour donner à celle-ci le titre de "fille aînée de l'Eglise" qu'il enlèverait à la France. A l'appui de ce dire, on rappela que le Souverain Pontife avait refusé de recevoir le président Loubet lors de sa visite au roi d'Italie, et, qu'il avait, par contre, ouvert les bras à Guillaume II, roi d'Allemagne.

On se demanda ensuite, quelle serait l'attitude de l'épiscopat français devant la déclaration du Souverain Pontife.

Y aurait-il de la dissension parmi ses membres? ou se rallieraient-ils tous autour du chef de l'Eglise?

Au Vatican, on en doutait un peu, je crois. Mgr Biceletti, avec qui j'ai causé longuement, témoigna tant de joie de la soumission des évêques, qu'il me fut facile de conjecturer que cette soumission n'avait pas été espérée ni aussi complète, ni aussi entière.

Car, il ne faut pas perdre de vue que dans l'épiscopat français, le gouvernement de la République avait plusieurs partisans nommés à des évêchés importants et sur l'allégeance desquels, il avait, certain droit de compter. Amère fut donc sa déception.

La soumission des évêques français aux volontés du Saint-Siège a été d'autant plus admirable et d'autant plus méritoire, que bon nombre d'entre eux, parmi les mieux intentionnés même, étaient favorables à la loi des associations cultuelles. Ce système, qui, en somme, ressemble beaucoup à celui qui régit nos paroisses au moyen d'un conseil de fabrique, etc., semblait offrir autant d'avantages qu'il était possible de retirer dans les circonstances difficiles où se trouvait actuellement la situation religieuse.

Mais "Rome avait parlé, la cause était finie", et, dans l'épiscopat tout entier on ne compta aucune défection.

Les catholiques fervents, — et il y en a, en France, plus qu'on ne le croit, — affirment que les mesures vexatoires du gouvernement auront pour résultat de réveiller, chez les tièdes, la foi endormie et de stimuler chez les autres un zèle plus fécond.

Malheureusement, on a fait, en trop de cas, de la question religieuse un capital politique, exploité tantôt par les Bonapartistes, tantôt par les Bourbons ou autres, pour favoriser les ambitions de ces différentes coteries.

C'est encore un zèle aussi imprudent qu'intempestif qui a donné lieu, en quelques églises à l'occasion des inventaires, à des scènes vraiment regrettables à tous égards, démonstrations que le clergé, le premier, n'a ni encouragées, ni approuvées. Il eut fait beau voir ces jeunes écervelés essayer leur courage et leurs cannes à un incendie de quelque Bazar de charité, ils auraient eu une meilleure occasion de faire preuve de leur valeur.

Quant à la suppression des ordres religieux, les curés, — du moins en ce qui concerne l'expulsion des communautés d'hommes — ne s'en sont pas affligés outre mesure. La rivalité inexplicable qui a de tout temps existé entre le clergé régulier et le clergé séculier, ne permet pas à celui-ci des sympathies trop sensibles envers celui-là.

Le gouvernement de la République n'a pas été ni le premier, ni le seul à persécuter les ordres religieux ; déjà sous la monarchie et l'empire, tantôt les Jésuites, tantôt les Dominicains ont dû quitter la France pour prendre le chemin de l'exil. Mais les orages, quelque violents qu'ils puissent être, n'ont pas une durée éternelle : il y a encore, même en France de beaux jours pour les ordres religieux.

Quelle sera l'issue des difficultés religieuses qui troublent maintenant la France, nul ne peut le prévoir au juste.

Certes, Clémenceau, chef du gouvernement actuel, n'est pas un partisan déclaré de la cause catholique. Mais c'est un politicien de haute valeur, un homme d'une habileté consommée, qui fera tout en son pouvoir pour empêcher que la crise éclate, parce qu'il sait qu'elle amènera un dénouement fatal. Fermer les églises, c'est déterminer une guerre civile ; Clémenceau l'a compris, c'est pourquoi il a annoncé que les temples resteraient toujours ouverts à la piété des fidèles. Il a, de plus, prolongé de douze mois le délai fixé d'abord à l'exécution de la loi. Espérons que ce sursis, prélude de plus importantes concessions encore, préparera une entente que Rome pourra accepter sans que sa dignité ou ses devoirs en soient lésés!

◆◆◆

Ma lettre est déjà tellement longue que je dois remettre à un autre article, le plaisir d'entretenir mes lecteurs, sur les personnages intéressants que j'ai rencontrés lors de mon trop court séjour à Paris.

Parmi ceux-ci, je mentionnerai, Madame Adam, (Juliette Lamber), qui m'a offert en son abbaye de Gif, située dans l'intéressante vallée de Chevreuse, une très généreuse hospitalité ; la chère madame Th. Bentzon, si sympathique aux Canadiens, Mme la comtesse de Martel (Gyp), qui m'a aussi reçue, chez elle, avec une bienveillance toute affectueuse, la charmante et gracieuse Mme Adolphe Brisson, la délicieuse Cousine Yvonne, des Annales Politiques et

Littéraires ; Mlle Th. Vianzone, qui garde de son séjour au milieu de nous, le plus constant des souvenirs, et quelques autres personnalités non moins dépourvues d'intérêt.

Françoise.

La mort du Prospecteur

Là-bas, dans le nord lointain, sur la rive de quelque marais, dont les eaux putrides recèlent, par un ironique contraste, l'or, rançon des jouissances, et la fièvre mortelle, le prospecteur a établi son camp.

Et depuis un mois, tout entier au labeur passionnant, il lave, tamise sans arrêt, amoncelant la précieuse poudre qui, dans sa pensée, doit avec la richesse, lui valoir le bonheur.

...Ce soir, le prospecteur est particulièrement joyeux.

Supputant sa récolte métallique, il a prévu le jour prochain où il pourrait reprendre la route du Sud, la route qui ramène au foyer, et invinciblement dans l'exubérance de son contentement une chanson est venue à ses lèvres, une chanson du pays, familière, dont la cadence rythme le balancement monotone du crible.

A la claire fontaine,
Je me suis rep...

Soudain sa voix s'interrompt, étranglée, et tandis que le vers inachevé meurt lentement d'écho en écho, une angoisse brusque mouille ses tempes de sueur froide, étreint sa gorge.

Ne sachant pas, vaguement effrayé, le prospecteur demeure immobile quelques secondes, puis se redressant péniblement il passe une main tremblante sur son front moite, alors à voix basse, comme s'il craignait d'entendre, il murmure une phrase dont un mot seul est distinct : la fièvre!...

Oui, c'est elle, la fièvre somnolente dans les joncs de la rive bourbeuse

qui guettait l'homme, et s'en empare, sinistrement coquette, au moment même où celui-ci croyait avoir déjoué ses attaques.

Pour la première fois depuis son arrivée dans ce lieu maudit, le prospecteur a conscience de la solitude effrayante qui l'environne, et les conséquences fatales de son isolement se présentent, avec une netteté cruelle, à son esprit.

Sans espérance de secours étrangers, sans médicament pour enrayer le mal imprévu, l'arrêt est irrévocable : c'est la mort.

Alors le prospecteur dont les dents claquent maintenant de froid et d'épouvante, obéissant à l'instinct qui pousse la bête à revenir mourir à sa tanière, gagne, à pas lourds et incertains, la tente étroite qui s'élève sur la berge rocailleuse.

En un si court laps de temps, les ravages causés par la fièvre pestilentielle se sont produits tellement rapides, tellement intenses que l'esprit se refuse presque à admettre que cette chose inconsciente et blême qui s'écroule sur le lit de camp soit l'homme qui tout à l'heure s'acharnait à sa tâche en chantant.

...Un jour s'écoule, la tente demeure close et muette ; inertie l'homme ne vit plus les heures qui s'égrainent lentes...

Le regard fixe, un douloureux regard de fiévreux qui semble quémander en vain quelque soulagement, il gît, plongé en une sorte de torpeur, proie facile pour le mal dont rien n'entrave l'œuvre mortelle.

Durant la nuit suivante la fièvre qui s'aggrave subitement change de phase.

L'agitation succède au coma, le prospecteur prononce des mots sans suite, délire, s'agite, se lève, marche, se recouche.

Puis, comme l'aube blanchit l'orient, obéissant à quelque suggestion soudaine il se lève de nouveau, saisit au pied de sa couchette le sac qui renferme sa richesse stérile, les paillettes pour la conquête desquelles il succombe, et écartant d'un geste nerveux le lambeau de toile qui clot la tente, il descend la berge qui

mène au marais néfaste,

Ainsi vu dans la lumière blanche du matin, qui donne aux frondaisons du paysage un relief singulier, l'homme effraye, tant son aspect est fantomal.

Plus rien ne vit en lui hormis ses yeux, là semblent s'être réfugiées les dernières forces vitales.

Brillants, hagards, éclairés d'une lueur démente, ils roulent sans cesse dans sa face décharnée.

Lorsqu'il est parvenu au bord extrême des eaux, le prospecteur s'arrête, ouvre le sac qu'il porte, y plonge la main, et la retirant pleine d'or, lance en pluie les paillettes qui tombent à l'eau avec un crépitement de sable.

Jusqu'à épuisement du sac, il renouvelle son geste, et quand tout le fruit de son labeur opiniâtre est anéanti, il s'assied sur le talus que forment les terres lavées et dolent, murmure avec une voix d'enfant.

—Tiens, démon! es-tu satisfait? Le voilà ton or!... reprends-le, il est maudit!...

Alors tandis que le soleil surgit, environné d'une gloire pourprée, des forêts qui cernent l'horizon, le prospecteur épuisant ses dernières forces, en un sanglot suprême, meurt là, tristement, désespérément seul!...

Jean de Nobon.

Legal, (Alta.) 1906.

VIENT DE PARAITRE

"Almanach Agricole, Commercial et des Familles" pour 1907, publié par la Compagnie J. B. Rolland & Fils, Montréal.

C'est la quarante et unième édition du populaire Almanach agricole, commercial et historique, qui se présente sous ce nouveau titre. Les éditeurs ont en l'heureuse idée de lui ajouter les renseignements de leur Almanach des Familles, et de n'en faire qu'une belle brochure, d'un format plus large, renfermant 144 pages entièrement composées de matières à lire.

A l'utile de ses nombreux renseignements se joint aussi l'agréable de ses variétés, de ses intéressantes histoires, par nos auteurs canadiens: "Brouille", par R. Girard; "La Fête de la Saint-Louis à Painscourt", et "Un roman en deux chapitres", par A. D. Decelles, etc., etc.

En somme, c'est un excellent Almanach qui se vend partout au prix de CINQ centins l'exemplaire.

TYPES DE FEMMES

La Mondaine et l'Intellectuelle

J'ai longtemps étudié les types physiologiques et psychologiques; j'ai fait, à leur occasion, maintes conférences et je n'ai point manqué de m'instruire encore par l'examen des divers types de la femme d'autrefois et de la femme d'aujourd'hui. C'est un inépuisable sujet d'observations. Il n'est que de l'aborder dans l'histoire et dans la vie moderne pour dégager les différentes physiologies de la Femme dans la Société.

Ces physiologies se peuvent classer en cinq grandes catégories:

- La femme qui s'aime,
- La femme que l'on aime,
- La femme qui aime,
- La femme qui lutte,
- La femme qui attend.

Cette classification n'est évidemment que provisoire, mais elle a l'avantage de s'appliquer aux divers types psychologiques de la Femme.

Parmi ces types j'en choisis deux: celui de la mondaine et celui de l'Intellectuelle, une femme qui s'aime et une femme qui lutte; l'une et l'autre, du reste, s'essayant au rôle d'idoles et cherchant à se conquérir une gloire et des hommages qu'elles n'obtiennent pas toujours.

Quelle que soit sa beauté la mondaine en est sûre et tout son soin n'est que de la contempler jusqu'à sa mort. Car elle n'existe que pour elle-même et le monde n'est qu'un miroir où elle va se regardant. Souple et hautaine tour à tour, tendre aujourd'hui, demain cruelle, insatiable d'honneurs elle ne dédaigne aucune conquête et elle raille successivement tous ses adorateurs.

Elle n'a pour les femmes qu'un sentiment de jalousie ou de mépris. Si la Nature l'arma d'assez d'esprit c'est pour enlever tout espoir aux rivales qu'elle se peut trouver. D'ailleurs elle est aussi très jalouse de l'homme: Il lui appartient, elle

n'admet pas qu'il lui échappe. Tout amour qui n'est point pour elle l'offusque et c'est un attentat, puisque c'est reconnaître un autre pouvoir que le sien. Elle est dans l'humanité comme une monarchie absolue et son charme veut être obéi.

Quel est son type: Voici le portrait que fit d'elle-même une grande mondaine du XVII^e siècle, la duchesse de Châtillon:

"J'ai la taille des plus belles et des mieux faites qu'on puisse voir. Il n'y a rien de si régulier, de si libre et de si aisé. Ma démarche est tout à fait agréable et, en toutes mes actions, j'ai un air infiniment spirituel. Mon visage est d'un ovale des plus parfaits; mon front un peu élevé. Mes yeux sont bruns, fort brillants et bien fendus, le regard en est fort doux et plein de feu. J'ai le nez assez bien fait et, pour la bouche, je puis dire que je l'ai non seulement belle et bien colorée, mais infiniment agréable par mille petites façons naturelles qu'on ne peut voir en nulle autre bouche. J'ai les dents fort belles et bien rangées. J'ai un fort joli petit menton. Je n'ai pas le teint fort blanc, mais je sais le rendre agréable. Mes cheveux sont d'un châtain clair et tout à fait lustrés. Ma gorge est plus belle que laide. Pour les bras et les mains je ne m'en pique point, mais pour la peau je l'ai fort douce. On ne peut avoir la jambe mieux faite que je l'ai, ni le pied mieux tourné.

"J'ai l'humeur naturellement fort enjouée et un peu railleuse, mais je néglige cette inclination par la crainte de déplaire. J'ai beaucoup d'esprit et j'entre agréablement dans les conversations. J'ai le ton de la voix tout à fait plaisant et l'air fort modeste..." (1)

(2) "Descartes et la Princesse Palatine" (Auguste Durand, 1862).

La forme d'une telle mondaine, à travers ses variations ne répond qu'à son propre désir. Elle se cherchera donc toutes les formes parce qu'elle se plaît à se voir ; la mode, c'est son Progrès.

L'Intellectuelle a quelque chose de mélancolique et d'étrange. C'est un type féminin créé par la Nature, mais pétri par la Société. Cette femme vit surtout par le cerveau ; elle séduit par son mystère qu'elle-même ne devine pas toujours.

Assez hautaine, elle a un aspect plutôt dur ; la physionomie est vindicative, orgueilleuse, énergique ; l'Intellectuelle a des qualités viriles, mais c'est souvent au détriment des grâces et des charmes de la Femme. Sa forme est généralement sèche et raide, son caractère impatient ou autoritaire ; elle est sujette aux nervosités d'un tempérament trop tendu par les contraintes et les surmenages. Elle gémit de ses faiblesses quand elle se croit seule ; elle en rougit si on l'observe ; elle s'en exaspère quand on s'en aperçoit.

Il est plusieurs types d'Intellectuelles : l'Intellectuelle par nécessité, l'Intellectuelle par désir de libération et l'Intellectuelle par tempérament.

La psychologie de l'Intellectuelle n'est vraiment intéressante que si la Nature a fait la femme pour la vie cérébrale. Mais si elle se contraint par nécessité à faire, de son cerveau, son gagne-pain, la femme souffre. Elle a des aspirations qu'elle ne peut satisfaire et qui la brisent. Elle travaille comme le pourrait faire un homme, mais, le plus souvent, elle annihile ses facultés d'intuition pour développer la mémoire qui lui servira de raison. Dès lors, elle est la proie des programmes ; son cerveau devient un enregistreur et, comme elle ne pense plus à sa vie organique, elle devient la victime de son tempérament physique.

On doit plaindre et admirer, même si elle n'est pas très aimable, l'Intellectuelle par nécessité, car la lutte pour la vie lui est dure : c'est l'institutrice, la pédagogue, la scientifique.

L'Intellectuelle par désir de libération n'est pas plus indemne des in-

convénients du surmenage, mais elle est soutenue par l'ambition, l'orgueil et l'affirmation de sa personnalité : c'est la révolutionnaire, ou la féministe. Elle lutte pour l'idée avec enthousiasme ou désespoir ; elle lutte pour conquérir à la femme des droits à ce qu'elle croit être des libertés. Le plus souvent elle est en révolte contre la Société et elle combat argumentairement l'homme qu'elle tend à substituer partout où elle le peut.

L'Intellectuelle par tempérament possède une valeur réelle et la développe en général de telle façon qu'elle devient l'auxiliaire de l'homme.

Nous en avons un exemple historique dans une physionomie féminine du XVII^e siècle : celle d'Elisabeth, princesse palatine qui fut à la fois l'élève et l'inspiratrice de Descartes.

Il est d'ailleurs très curieux de suivre l'influence du cartésianisme sur les femmes du XVII^e siècle dans l'étude qu'en a faite le comte Foucher de Careil (2).

Il oppose fort justement l'une à l'autre deux femmes qui furent amies quoique de tempérament et d'esprit différents : la princesse Elisabeth et Anna-Maria de Schurmann.

Mlle de Schurmann était ce que notre époque appelle une "féministe". Elle protestait hautement, dans des mémoires fort bien faits, du reste, contre l'opinion des grands esprits du temps qui recommandaient à la femme, l'étude en la prémunissant contre le pédantisme et elle revendiquait, au nom de son amour des lettres, l'égalité absolue de l'homme et de la femme.

"Le moindre inconvénient du pédantisme chez les femmes, dit Foucher de Careil, c'est qu'elles n'ont pas de sexe. On nous a conservé les vers qu'envoyait ou que recevait Mlle de Schurmann. Rien n'est plus étrange. Mlle de Schurmann est l'objet d'épigrammes entre savants où l'on se dispute l'honneur d'avoir reçu ses premières faveurs intellectuelles. Le latin, dans les mots, brave

(1) Voir appendice de "La Jeunesse du Maréchal de Luxembourg", par le marquis Pierre de Ségur.

l'honnêteté. De toutes parts éclate un concert de louanges absurdes et ampoulées dont le moindre tort est de la comparer aux hommes, de dire qu'elle a vaincu son sexe, qu'elle les surpasse tous deux et qu'elle peut être appelée "virago" : la Minerve virile. Barleus écrit à Huygens : "Deos amasios exspectat" : elle attend l'amour des dieux."

Un autre défaut du pédantisme, doublement pernicieux chez les femmes, c'est l'affectation, ce qu'on nomme bel esprit et ce que Molière a si bien appelé l'esprit précieux.

Si l'on regarde son type dans le portrait publié par le comte de Careil au début de son étude, on voit une figure intelligente et taciturne, mais qui n'a rien de pédant. Le front haut et lisse montre des qualités philosophiques, l'œil grand, bien ouvert et lumineux, indique un esprit porté à la domination ; le regard en est volontaire et dur. Le nez tombe beaucoup sur la bouche triste, aux lèvres épaisses et dédaigneuses. Le menton assez fin, contrasté avec les maxillaires lourds et le cou gros s'appuie sur des épaules étroites et une gorge tombante. Cette physionomie marque le dédoublement possible de la femme dont les instincts quelque peu sensuels s'accordent mal avec des désirs de volupté intellectuelle qui entraînent à une invincible mélancolie.

Aussi la princesse est-elle mince physiquement par une sorte de neurasthénie et moralement par la maladie du scrupule. Pour lutter contre la désespérance, Elisabeth se fit théologienne, et ce fut pour répondre à ses doutes et pour la mettre en garde contre elle-même et contre les dangers de la scholastique que Descartes écrivit son livre des "Principes", puis son "Traité des Passions".

Il distingue trois degrés dans les connaissances : la métaphysique, les mathématiques et la science pratique de la vie. La métaphysique, disait-il, nous fait quitter la terre et nous élève très haut. Mais comme c'est un commencement d'intuition comparable à l'extase, elle doit être courte

comme tous les ravissements: donnons-lui une heure par an.

Les mathématiques exercent l'imagination par les figures et se servent, pour le raisonnement, du procédé déductif; elles sont d'un usage plus quotidien, donnons-leur une heure par jour. Et tout le reste de notre temps consacrons-le à cette science pratique de la vie où l'entendement agit avec l'imagination et les sens, où l'âme ne se sépare pas du corps, où tout ce qui distingue l'analyse conspire à nous donner le bonheur.

Tant que vécut Descartes, la princesse Elisabeth s'efforça de suivre ces conseils, mais ensuite elle retomba sous l'influence de Mlle de Schurmann, et ce fut pour sombrer dans le mysticisme des piétistes.

Loin de chercher à faire de son élève une savante à l'esprit précieux. Descartes avait tenté d'en faire une femme courageuse et forte. C'était l'intellectuelle par tempérament qu'il prétendait créer et développer; le résultat de sa tentative fut de donner au monde un philosophe dont les idées l'ont soulevé.

La culture de la femme fut l'occasion de manifester le génie de l'homme. Descartes avait rencontré, dans Elisabeth, "l'aide semblable à lui" qui lui fit cueillir les fruits de la Science pour en nourrir l'humanité.

G. Bessonnet Favre.

Conservatoire national

Jeudi prochain, le 29, à 8 $\frac{1}{2}$ heures, le Conservatoire National, donnera son premier concert de l'année avec le gracieux concours des professeurs et des élèves de l'institution, 88 rue Saint-Denis.

Voici ceux qui figureront au programme:

MM. les professeurs J.-J. Goulet, violoniste, J.-B. Dubois, violoncelliste et P. Thibault, pianiste. Mesdames Marie-Anne Chrétien, Juliette Turgeon, Yvonne Turcotte. M.M. Z. Monté et E. Barolet, ténor.

Le concert se terminera par une spirituelle comédie: "Les femmes qui pleurent", interprétée par les élèves de la classe de comédie avec le concours de leur professeur M. G.-H. Crépault.

Cette institution nationale a pour mission de faire connaître et apprécier les réels talents des nôtres et d'en favoriser l'épanouissement.

L'Abbaye-aux-Bois

Au moment où j'écris ces lignes, cette vieille maison historique, où passèrent les plus beaux noms et les meilleures gloires de la France, aura disparu sous la pioche des démolisseurs.

Jamais je ne suis passée dans la rue de Sèvres, sans entrer dans la cour quadrangulaire, en retrait de laquelle s'élève, où plutôt s'élevait la célèbre demeure qui fut l'Abbaye-aux-Bois.

Je la savais vouée à une destruction prochaine, et, j'avais le désir de graver dans ma mémoire son image exacte et fidèle pour la conserver parmi mes souvenirs les plus intéressants. Et maintenant, son nom ne se présentera jamais à mon esprit sans que surgissent devant moi, ces toits en tuiles, surmontés de clochetons à jour, ces grands bâtiments d'allure sévère et triste, ces haies de fusains autour d'un massif de rosiers, et ce vieux mur, tapissé de lierre, cette épaisse grille de fer qui pendant si longtemps ont protégé cet asile et l'ont si bien défendu contre les indiscretions du passant.

C'est surtout, vers l'aile gauche de la vieille maison que longtemps et souvent, mes regards se sont fixés, car, ces fenêtres du premier étage ont maintes fois encadré l'être gracieux et charmant qui s'appelait Juliette Récamier. Oui, le voilà cet appartement où défila tout ce qu'une époque, fertile en grands hommes et en nobles dames, vit de plus intellectuel et de plus glorieux. Toutes les célébrités françaises d'alors ont passé dans ces salons, disparus aujourd'hui sous le pic brutal.

Parmi les vieilles religieuses, qui, jusqu'au mois d'octobre dernier, ont habité l'Abbaye-aux-Bois, il s'en trouvait une à qui le grand âge permettait d'avoir vu et de se souvenir de Chateaubriand, cassé par les années, brisé par les chagrins et la ma-

ladie, traverser la cour soutenu par son valet de chambre.

Au bas de l'escalier, deux laquais se tenaient, pour monter, dans une chaise, l'illustre vieillard jusqu'à son immortelle amie. La belle Juliette était alors presque aveugle, mais rien ne pouvait détruire le charme de sa beauté, ni l'incomparable séduction de celle dont "le regard toujours rencontrait un sourire qui disait: je comprends."

Trente ans, elle sut fixer et retenir auprès d'elle l'humeur fantasque et la fantaisie inconstante de "l'inamusable vicomte". Je ne sais rien de plus délicieux que les épîtres qu'il lui adressait quand ses devoirs le tenaient éloigné d'elle.

"On parle de ma suite et de mes richesses, — lui écrivait-il de l'ambassade de Rome, — mes richesses, c'est vous, et ma suite, c'est votre souvenir!"

Ou bien encore, un jour qu'il était malade:

"Je ne guérirai pas, je ne puis guérir, loin de vous."

Et, partout, à chaque ligne de sa correspondance, on retrouve cette constance dans la tendresse, exprimée en des termes que seule une affection vive et puissante peut suggérer.

Ce ne fut pas d'ailleurs l'unique et durable attachement que la belle Juliette sut inspirer. Celle qui, par le prestige de sa grâce et la séduction de sa personne, "perfectionna l'art de l'amitié" vit constamment autour d'elle une cour nombreuse d'admirateurs ardemment épris. C'est dans ses salons de l'Abbaye-aux-Bois, ceux-là mêmes qu'il m'a été donné de voir une dernière fois, que vinrent s'asseoir, presque journellement, le prince Auguste de Prusse, M. de Montmorency, Benjamin Constant, Balanche, Ampère, Horace Vernet, Sainte-Beuve, et jusqu'à Lamartine, qui, sans se douter que son rival Chateaubriand le traitait de "grand dandais" chanta en vers exquis la maîtresse des céans.

Ce fut encore là, dans cet appartement du premier étage que Chateaubriand lut les pages inédites de ses

“Mémoires d’Outre-Tombe”; là aussi, qu’il y fit lire, publiquement, devant “toute la gloire et tout le charme de la France qui y assistaient”, sa tragédie, “Moïse”.

Quelle attirance et quelle fascination ces lieux avaient pour moi! et quels regrets de les voir lentement s’effondrer et disparaître!

A ma dernière visite, la veille de mon départ, je constatai que l’œuvre de destruction était déjà commencée. Les toits aux tuiles verdâtres avaient disparu, les clochetons dressaient dans le ciel sombre de novembre, à travers les cimes dépouillée des grands arbres du jardin, leur charpente nue et désolée...

Tout allait disparaître: les nobles salons, les cloîtres anciens, les longs corridors voûtés, la chapelle séculière dont la princesse d’Orléans, Anne de Bavière, posa la première pierre... Et désormais, l’Abbaye-aux-Bois, au nom poétique et parfumé, ne vivrait plus que dans l’histoire.

Françoise.

Albert Lozeau

Nous apprenons avec joie que notre poète — tant doux! — M. Albert Lozeau, a reçu de la part d’un éditeur de Paris, l’offre bien flatteuse de publier un volume de ses poésies. Nous nous en réjouissons hautement et pour le jeune auteur et pour le Canada auquel les œuvres du poète vont ajouter un fleuron de plus à sa modeste mais réelle couronne de lauriers.

Nous avons encore la satisfaction de déclarer que déjà le talent d’Albert Lozeau se fait rapidement connaître à l’étranger, et qu’on nous pardonne si nous avons l’orgueil d’ajouter que “Le Journal de Françoise” a quelque peu contribué, par la publication qu’il a donnée à ses délicieuses poésies, à faire apprécier et admirer notre poète, en dehors de notre pays.

Cela nous aide encore à mieux remercier, ici, Albert Lozeau, de sa précieuse et constante collaboration.

LES HEROINES FRANCAISES

Il y eut avant Jeanne d’Arc, la Marguerite de Foix, la ville d’Angoulême et comme en 1630, la duchesse de Rohan et Jeanne Maillotte, cabaretière, défend Castres.

A la première croisade, Florine, fille du duc de Bourgogne, qui combat et meurt aux côtés de son fiancé, le prince de Danemark.

A la deuxième croisade, “la Dame aux jambes d’or”, mystérieuse combattante qui commande à un groupe de femmes armées comme des chevaliers.

Puis, Athénaïs de Créquy, Jeanne de Montfort, Jeanne de Belleville et enfin Julienne du Guesclin, sœur du connétable et religieuse bénédictine, qui défend Pontorson contre les Anglais.

C’est ensuite jusqu’à l’époque moderne :

En 1472, Jeanne Laisné, dit Jeanne Hachette, dont on connaît assez la gloire.

Puis toute une série de nobles femmes qui défendent provinces ou villes contre les envahisseurs: Marie d’Harcourt, Paule de Ponthieu, Catherine de Liré, à Amiens; Améliane du Puget, à Marseille; la boulangère, Marie Fourné, à Personne, contre Charles-Quint; Louise Labé, surnommée “capitaine Lallier”, Mathurine Labrille et Amélie de Genlis, à Saint-Quentin, en 1557; les deux dernières tuées sur les remparts sous des costumes d’hommes.

Au siège de Niort, en 1559, la comtesse de Lude prend part à tous les assauts, en 1561, se distinguent Catherine de Clermont-Tonnerre et la comtesse de Tournon.

Louise Musnier, au siège de Cravant est retrouvée parmi les morts aux côtés de son mari capitaine, et Marguerite Delaye perd un bras dans un combat contre Coligny.

Marie de Lalaing défend Tournai contre les Espagnols, en 1581, défend Lille, comme ensuite Judith Andrau défend les remparts de Castellane, et

Cinq ans avant, la célèbre maréchale Renée de Balagny s’était substituée à son mari pour défendre Cambrai.

...“J’en passe, et des meilleures”, avant d’arriver à Christine de Meyrac, ou “héroïne mousquetaire”, qui combat pendant huit ans, et à son émule, Geneviève Premoy, qui sous le nom de “Balthazar”, sert quinze ans dans les dragons et est blessée trois fois, tandis que Philis de La Charce est nommée colonel par Louis XIV et que Madeleine Caulier, autre dragon de servante d’auberge qu’elle était, est tuée à Denain.

En 1750, Adelaïde Elie est la seule femme matelot. Mousse à treize ans, trois fois blessée, retraitée à dix-sept ans.

Mais voici 1792, les frontières menacées, le sol envahi. Alors l’humeur martiale des Françaises s’exerce de nouveau. Toute une série de volontaires, 25 ou 30 filles ou femmes plébéiennes, combattent, se font blesser ou tuer, telle Mme Poncet, femme d’un capitaine de cavalerie, nommée maréchale des logis à Friedland et tuée à Waterloo.

Telles sont encore, types des plus curieux, et cette Angélique Duchemin, veuve Bruion, dite “Liberté”, qui s’engage à vingt ans et qui, blessée et décorée, est admise aux Invalides comme sous-lieutenant! Et cette Thérèse Figueur, ou “le dragon sans gêne” dont les vicissitudes sont extraordinaires; engagée à dix-huit ans, blessée quatre fois, Napoléon en fait une femme de chambre de Joséphine. Elle retourne aux dragons! et elle est blessée à Austerlitz.

A partir de 1814, les héroïnes de guerres, Afrique, Crimée, Italie, Mexique et 1870-71, se recrutent, tant

parmi les braves cantinières de nos régiments que parmi nos Sœurs de Charité. Chez ces nobles femmes, il est vrai, l'esprit de dévouement domine entièrement le sens batailleur.

Dans la lutte actuelle en Extrême-Orient, les vivandières par émulation avec les ambulancières, renouvellent ce genre de dévouement en bravant tous les dangers. Mais, de plus, nous assistons, depuis le début des hostilités, à un réveil du sens combatif dans la partie féminine de la nation russe.

Les femmes russes sont braves. Dans Port-Arthur — où la générale Stœssel, remise de sa grave blessure court toujours aux postes les plus périlleux — une femme s'était enrôlée dans le régiment de son mari. C'était Hartena Korothiewitch. Le 6 octobre, elle était aux ouvrages avancés, lorsqu'un obus la tua, ainsi que huit soldats, et le "Novi-Krai" nous apprend qu'on les enterra dans une même fosse, un drapeau russe entourant le corps de l'héroïne.

L'admiration que nous inspire ce fait actuel peut bien, au regard du cosmopolitisme contemporain, paraître d'un sentiment suranné, de même que doit sembler longue à tout professeur d'exégèse internationaliste l'énumération, même incomplète, des héroïnes françaises, — de celles qui, dans notre histoire, précèdent Jeanné d'Arc, et de celles qui, à son exemple, s'animent du même patriotique idéal. Toutes sont dignes d'avoir "leurs fiches".

Tout-Paris.

"Une grande Dame aime..."

Dans son nouvel ouvrage, l'auteur de "L'Inévitable Amour", dont on se rappelle le brillant succès, met aux prises la noblesse de race, l'aristocratie d'argent et la noblesse... d'occasion qu'il appelle aussi d'un nom qu'elle gardera : la "rastacratie". Si l'auteur transporte parfois ses héros, soit dans une croisière sur les côtes de Grèce et d'Orient, soit dans un château des Ardennes, ce qui nous vaut de jolies descriptions, l'aventure se lie et elle a son tragique dénouement à Paris. Romanesque et passionnée, émouvante et vivante, écrite dans un remarquable style, l'œuvre nouvelle d'Adolphe Aderer comptera parmi les plus beaux romans de l'année.

Les Ecoles Ménagères

C'est avec bonheur que nous verrons s'ouvrir, à Montréal, dans les premiers jours de décembre, l'Ecole ménagère fondée par la section féminine de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Mesdemoiselles Gérin-Lajoie et Ancil, qui nous arrivent après un long séjour en France et en Suisse avec leur brevêt d'enseignement ménager supérieur seront les directrices de cette école.

A l'occasion de cette importante et utile fondation, nous présentons nos félicitations les plus chaudes à Mme Béique la présidente de l'Association féminine de la Saint-Jean-Baptiste, qui en a été l'instigatrice et l'âme.

Mme Béique a fait l'œuvre d'une patriote aussi zélée qu'éclairée en dotant son pays d'une institution appelée à exercer une très heureuse et désirable influence, et les Canadiennes ne sauraient lui en être trop reconnaissantes.

Dans un prochain article, nous aurons l'occasion de donner plus de détails relatifs à la nouvelle école, à son bon fonctionnement et au bien qu'elle est appelée à faire parmi nous.

Pour les pauvres morts

Lady Lacoste est, en ce moment, à la tête d'un excellent et touchant mouvement en faveur des pauvres morts qui, dans notre cimetière, reposent dans la fosse commune, sans une croix, sans une pierre pour rappeler aux passants que des frères, des chrétiens, comme eux, attendent, là, l'aumône d'une prière, l'hommage d'un souvenir.

Afin de remédier à cette déplorable lacune, Lady Lacoste a réuni, en comité, un certain nombre de dames, et il a été résolu de recueillir des souscriptions destinées à élever un

monument commémoratif à la mémoire de ces déshérités défunts.

Ces dames font aussi un appel chaleureux à tous les cœurs, désireux d'honorer les morts, afin qu'ils se joignent à elles dans l'œuvre touchante qu'elles ont entreprise.

Tous ceux, donc, qui désirent s'associer à elles dans cette pensée aussi généreuse que philanthropique le pourront, par une obole, si légère soit-elle, qu'on est prié d'adresser chez Lady Lacoste, au No 71, rue Saint-Hubert, ou chez Mlle M.-L. Loranger, au No 94a rue Saint-Hubert.

La plus modeste offrande sera acceptée avec reconnaissance. Lady Lacoste espère pouvoir faire placer ce memento dès le printemps prochain, et son érection donnera lieu à une cérémonie à laquelle Mgr l'Archevêque lui-même a promis de présider.

Ah! ne refusons pas une offrande à la mémoire de nos frères qui ne sont plus. Si, comme le chante le poète, "les morts, nos pauvres morts ont parfois de grandes douleurs", ce monument qui priera pour eux et protégera leurs tombes sans nom, les consolera peut-être de l'oubli et du délaissement où on les laisse trop souvent.

Françoise.

LOUIS FRECHETTE

Par FERNAND RINFRET

Nous venons de recevoir, réunis en une jolie plaquette, les articles que M. Fernand Rinfret a consacrés dernièrement à M. Louis Fréchette, dans "l'Avenir du Nord".

C'est la deuxième brochure de l'étude entreprise par M. Rinfret sur la littérature canadienne-française.

Notre jeune et brillant compatriote a commencé par les poètes ses critiques littéraires. En juin dernier, il publiait une plaquette sur Octave Crémazie; aujourd'hui, il nous donne une étude très impartiale de l'œuvre de Louis Fréchette.

M. Rinfret est un écrivain chez qui la sagesse des pensées et la profondeur des observations n'ont pas attendu le nombre des années. Il suffit de le lire pour s'en convaincre. Ses écrits ont été vite remarqués non seulement au Canada, mais aussi en France.

Son étude sur Crémazie a eu l'honneur d'être analysée et louée par de fins critiques français, et son appréciation du fameux livre de Siegfried sur le Canada nous a révélé que nous avions ici un véritable maître de la critique, portant des jugements impartiaux sur les œuvres et les choses.

L'étude que M. Fernand Rinfret consacre à M. Louis Fréchette sera lue avec avidité par tous les amis de la littérature, car elle est la première du genre qui ait encore été écrite sur l'auteur de la "Légende d'un peuple".

La plaquette Louis Fréchette compte 138 pages et est en vente au prix de 25 cents, cher l'éditeur, M. J.-E. Prévost, à Saint-Jérôme, dans les principales librairies de Montréal, de Québec et d'Ottawa.

Propos d'Etiquette

D. — Doit-on ôter ses gants pour manger des gâteaux à un five o'clock tea ?

R. — Non.

D. — A un souper de bal, est-il permis à une jeune fille d'enlever ses gants ?

R. — Oui, à condition qu'elle les remette pour la danse qui suit le réveillon.

D. — Quand une personne entre dans un salon où il y a déjà des visiteurs, ceux-ci doivent-ils se lever, à son entrée ?

R. — Cela dépend, si la personne qui entre est une femme et que les visiteurs déjà installés soient des hommes, ils doivent se lever et ne s'asseoir que lorsque la maîtresse de maison et la visiteuse se sont assises elles-mêmes. Dans les autres cas, il n'y a que la maîtresse de maison qui se lève pour saluer le visiteur ou la visiteuse.

Lady Etiquette

Madame Curie

Vous auriez été surpris, n'est-ce pas, que M. Bergeret n'assistât point à la première leçon de sa nouvelle collègue, Mme Curie. Il était assis au premier rang de l'amphithéâtre, entre M. Appell, le doyen de la faculté des sciences, et son ancien élève Jean Perrin, qui aujourd'hui, est lui-même professeur à la Sorbonne. Et, tandis que les auditeurs, accourus en foule, mais en foule silencieuse et recueillie, remplissaient peu à peu la salle aux fenêtres voilées comme une chambre mortuaire, M. Bergeret nous dit de sa voix douce:

—Voici vraiment ce triomphe de la femme, qu'ont pareillement chanté les poètes Victor Hugo et Gaston Deschamps. La femme va triompher ici tout à l'heure comme il sied, sans tapage, sans appareil, avec la plus exquise modestie. Voyez: c'est à peine si l'on compte une demi-douzaine de journaliste dans ce coin, et il n'y a pas un seul photographe.

—Rien ne sera plus simple, en effet, que cette cérémonie, dit M. Appell, tirant une lettre de sa poche. Le recteur m'écrit que le ministre de l'instruction publique, dont la présence est indispensable à la Chambre, regrette bien vivement de ne pouvoir, comme il se l'était promis, prendre place avec nous sur ce banc d'écolier, pour rendre hommage à Mme Pierre Curie. M. le recteur lui-même est retenu au ministère par la séance d'une commission qu'il préside. D'ailleurs, Mme Curie m'a exprimé le désir qu'il n'y eût aucune installation officielle. Elle continue le cours de son mari, très simplement. Elle va le reprendre exactement au point où il l'a laissé, et, soyez-en sûrs, elle prononcera juste les mots nécessaires pour achever la phrase que la mort imbécile a coupée sur ses lèvres...

—En dépit de ces apparences discrètes, observa M. Bergeret, c'est pourtant une grande victoire féministe que nous célébrons en ce jour.

Car, si la femme est admise à donner l'enseignement supérieur aux étudiants des deux sexes, où sera désormais la prétendue "supériorité" de "l'homme mâle"? En vérité, je vous le dis: le temps est proche où les femmes deviendront des êtres humains.

◆◆◆

M. Bergeret en était là de son propos, quand la petite porte du fond s'ouvrit, et Mme Curie gagna rapidement sa "chaire". Oh! la minute inoubliable! Une robe noire qui glisse, deux mains pâles, maigres et promptes, un grand front bombé, comme en ont les Vierges de Memling, c'est tout ce que nous voyons d'elle..... Et, d'ailleurs, on la voit mal: est-ce la faute du gaz qui n'éclaire plus? Ou de la buée soudaine qui brouille nos prunelles?

On applaudit longtemps, le temps de laisser passer un peu son émotion; et quand les bravos ont cessé, Mme Curie se penche, et ses lèvres ont un léger frémissement. Qu'est-ce qu'elle va dire? Parler de "lui"? Remercier le ministre? la faculté? Non, elle commence ainsi, d'une voix nette, limpide, tout unie:

"Quand on envisage les progrès faits par les théories de l'électricité depuis le commencement du dix-neuvième siècle....."

O exorde "ex abrupto", d'une austerité incomparable! Qu'est-ce qu'il y a donc de si poignant dans ces premières syllabes, pour que toutes les femmes qui sont là — voire les hommes — éprouvent le besoin de s'essuyer les yeux?

Mais voici qu'elle nous parle avec une froide précision, des atomes d'électricité, des "ions" positifs et négatifs. Maintenant on peut la regarder plus à loisir. Faites la synthèse de toutes les femmes que Carrières a peintes, et vous aurez Mme Curie. Tout en elle est effacement, simplicité, réserve. La chevelure abondante est roulée en paquet derrière la tête, réduite au minimum; sur la robe, sur le corsage, sur le châle, rien qui arrête les yeux, rien qui révèle un souci de femme — rien qu'une forme, mince, étriquée, qui laisse une im-

pression d'humilité douloureuse. Mais il y a le front, le beau front fier et volontaire. Bientôt, on ne voit plus que ce front: ce n'est pas une femme qui est là, c'est un cerveau, c'est une pensée qui parle...

On éteint le gaz pour les expériences. Alors, elle nous montre et nous explique des tubes et des boules où s'allument des clartés opalines, bleuâtres, violacées, d'un éclat surnaturel. M. Bergeret se penche à l'oreille de son élève Jean Perrin et lui demande: "Qu'est-ce donc que ces "ions?" Car il est trop savant pour avoir honte de son ignorance. "En fait d'"Ion", je ne connaissais encore que le fils d'Apollon et de Créuse... J'ai appris aujourd'hui beaucoup de choses profitables; mais j'ai connu surtout combien le prophète Ezéchiel avait raison de revendiquer pour les personnes du sexe le droit à l'instruction intégrale, lorsqu'il adressait aux hommes ces justes reproches: "Pendant que vous buvez "les eaux très pures, vous les troublez de vos pieds, et mes brebis sont "nourries du reste de vos pâtures. "Elles boivent et mangent ce que "vous avez laissé et troublé..."



Tout à coup, Mme Curie disparut comme elle était apparue. Elle s'effaça dans le mur...

—Quelle sublime simplicité! murmura Mme Greffulhe.

Et M. Bergeret conclut:

—Saint Augustin, qui égale les femmes aux hommes, songeait sans doute à Mme Curie, lorsqu'il rappelait que nous sommes tous également sortis des mains de Dieu, et que, s'il ordonna la distinction corporelle des sexes, il demeure constant qu'à les considérer selon l'esprit, il n'y a ni mâle ni femelle...

"D'ailleurs, dit-il encore, si la femme est tirée de l'homme, la réciprocité n'est-elle pas aussi vraie?"

Jean d'Orsay.

[Le Matin,]

Ah! dans le monde, rien ne dure que les larmes. — Pétrarque.

L'IDEAL

Ah! ce Salon de Modes maintient sa bonne réputation. C'est de partout, le même cri d'admiration et de contentement pour tout ce qui sort de cette maison vraiment remarquable.

Ce qu'il y a de gracieux et de raffiné dans l'élégance et le travail de ses costumes, de ses manteaux, de ses chapeaux qui se renouvellent si souvent parce qu'ils se vendent... et beaucoup. L'IDEAL a un secret charmant, à lui, de faire valoir tout ce que la Mode peut imaginer pour nous l'imposer une longue saison. Dans ce choix si varié, si bien fait d'expérience coquette, féminine, on trouve chic même le chapeau tout ordinaire, celui-là qu'on portera alors que le grand ciel gris pleurera toutes ses larmes sur nos têtes. Après cela, qu'est-il à dire de celui qui se dressera mignon et radieux tous les sourires d'un beau soleil. C'est ainsi que toujours L'IDEAL met sa note appropriée aux besoins du moment. A chaque pas nous attend une surprise — c'est très beau, plus beau, encore et encore plus beau, c'est l'idéal, ah! oui, toujours plus idéal.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

Elisabeth, reine d'Angleterre, étant au lit de mort, fit venir tous ses musiciens dans sa chambre, afin, disait-elle, de pouvoir mourir aussi gaiement (sic) qu'elle avait vécu. Et elle rendit les derniers soupirs au son d'une douce musique.

L'amour conjugal n'est pas une plante de plein vent et de grand soleil; il lui faut un peu de solitude et d'ombre. — G. Duruy.

Il en est de l'amitié comme des vieux titres, la date la rend précieuse. X.

Douces paroles brisent quelquefois les os. — Proverbe.

RECETTES FACILES

CREME DE CELERI. — Coupez en morceaux les blancs de six pieds de céleri et faites-les bouillir dans deux pintes de lait jusqu'à ce qu'ils soient très tendres.

Coulez et ajoutez au jus, en remuant tout le temps trois ou quatre cuillerées de crème et épaissez avec un petit morceau de beurre roulé dans du Corn Starch. Poivre et sel au goût.

CROQUETTES AU RIZ ET A LA VIANDE. — Hachez bien fin du bœuf de la soupe — environ une tasse — mélangez avec une cuillerée à soupe de beurre, du poivre et du sel.

Faites bouillir une tasse de riz et une demi de lait; battez un œuf et ajoutez-le au riz et au lait.

Mêlez le tout avec la viande hachée. Laissez refroidir et formez en croquettes que vous roulez dans du jaune d'œuf et de la mie de pain et que vous faites cuire dans de la graisse bouillante.

POMMES MERINGUEES. — Dressez sur un plat, en forme de pyramide, de la marmelade de pomme que vous masquerez avec trois blancs d'œufs battus en neige. Saupoudrez de sucre auquel vous aurez mêlé un zeste de citron très finement haché, et faites prendre couleur dans un four tiède.



ATTACHEZ VOUS UN BRIN DE FIL

Au doigt si c'est nécessaire pour vous rappeler que les Pharmacies pour acheter vos médicaments sont celles de

HENRI LANCTOT

3 PHARMACIES

295 rue Sainte-Catherine Est, angle Saint-Denis
820 St-Laurent, angle de la rue Prince-Arthur
447 St-Laurent, près de la rue de Montigny

CONSEILS UTILES

Pour couper le pain frais sans difficulté, faites chauffer le couteau.

Ne repassez pas les bas noirs; étirez-les soigneusement avec la main et faites-les sécher à l'ombre.

Pour empêcher le fromage de moisir ou de sécher, enveloppez-le dans un linge humecté avec du vinaigre et gardez-le dans un plateau recouvert.

Pour enlever la peinture, frottez avec parties égales d'ammoniaque et de térébenthine, puis lavez à l'eau et au savon.

Ne lavez pas les fenêtres avec de l'eau et du savon. Un peu d'alcool et d'eau mettront les vitres aussi claires et aussi brillantes que le diamant.

Les linoléums ne devraient jamais être frottés, mais lavés avec un linge et de l'eau tiède dans laquelle on aura mis un peu de sel.

La poudre de borax nettoie bien les articles de cuisine émaillés.

Vous pouvez enfoncer des clous dans le bois dur sans les crochir si vous les avez préalablement passés dans la graisse.

Philippe V, roi d'Espagne, était tombé dans une espèce de démence hypocondriaque, qui lui faisait négliger toutes les affaires, et l'empêchait même de se faire la barbe et de réunir son conseil.

La reine, qui avait inutilement employé toutes sortes de moyens pour le tirer de cet état, voulut tenter en

dernier lieu le pouvoir de la musique, auquel Philippe était fort sensible. Elle manda le célèbre Farinelli, fit disposer un concert près de l'appartement du roi, auquel ce musicien fit entendre un de ses plus beaux airs, Philippe parut d'abord frappé, puis ému. A la fin du second morceau, il fit entrer le chanteur, l'accabla de compliments et lui demanda un troisième air dans lequel Farinelli, s'étant encore surpassé, le roi, transporté, jura de lui donner la récompense qu'il souhaiterait. Farinelli dit que tout ce qu'il demandait de lui, c'était qu'il se fit faire la barbe et convoquât son conseil. Le roi fit ce que le musicien désirait. Sa mélancolie, Farinelli aidant, se dissipa insensiblement, et la musique du célèbre artiste en eut tout l'honneur.

La plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu que de leur esprit ou de leur beauté. — Fontenelle.

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Moleon, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

Jolies
chaussures pour
vous
mesdames



Styles
nouveaux
d'automne

A. LECOMPTE FILS

Angle Sainte-Catherine et Sanguinet

MESDAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

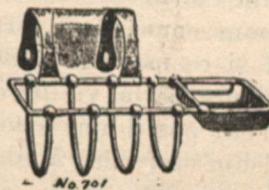
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments. 6 pharmacies; 397 St-Antoine, coin Fullford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix 25c. A. J. LAURENCE, -Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation

Sont procurés à bas prix

Chez **P. McKENNA & SON**, coin des rues Guy et Sainte-Catherine



PAGES DES ENFANTS



- Causerie -

De toutes les victimes que fit la Révolution et de toutes les femmes qui vécurent à la cour de Marie-Antoinette, nulle ne semble plus digne de sympathie que la princesse de Lamballe.

Elle fut l'exemple du dévouement dans le malheur et de la constance dans l'amitié et je vous la donne pour modèle, chers enfants, car si vous gardez et cultivez ces deux qualités vous serez selon moi, bien près de la perfection.

Marie-Thérèse de Lamballe naquit à Turin (Italie) en 1748. Elle épousa à l'âge de 17 ans, le duc de Bourbon-Penthièvre qui la laissa veuve à 18 ans et avec qui elle ne semble pas avoir goûté le parfait bonheur. Peu de temps après son veuvage elle fut recherchée par Louis XV, mais les partisans du roi firent tout en leur pouvoir pour empêcher cette union. Qui sait si ce mariage n'eut pas changé le cours de la vie de ce monarque, et n'eut pas donné à son règne une impulsion nouvelle? Madame de Lamballe se retira alors au château de Penthièvre et consacra ses soins et sa jeunesse à consoler son beau-père que la mort prématurée de son fils unique rendait inconsolable. Elle vécut ainsi quelques années auprès de lui jusqu'au mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette. Celle-ci cherchait une confidente, elle ne pouvait en trouver une plus fidèle et plus discrète que la jeune veuve de Louis de Bourbon, qui devint dès cette époque, l'amie la plus intime et la plus profondément attachée à la dauphine.

Lorsque celle-ci monta sur le trône elle appela à sa cour la princesse de Lamballe et la força d'accepter la

charge de surintendante de son palais ce qui la mettait en contact immédiat et constant avec la famille royale. Cet honneur, et surtout cette charge, dangereuse dans les mains d'une femme intrigante et pleine d'ambition, fut appréciée et comprise comme elle devait l'être. Marie-Thérèse vit dans ce poste de confiance tout le bien qu'elle pouvait y faire et s'appliqua à l'accepter comme un devoir. Sa beauté avait atteint à cette époque son merveilleux apogée et les honneurs et l'affection que lui conférait la famille royale ne changèrent en rien les côtés charmants de ce caractère exceptionnel et de cette nature si bien douée. Elle resta toujours simple, charitable et facile d'accès pour les pauvres et les humbles avec qui elle se plaisait à oublier son titre de princesse.

Quoiqu'une de ces amitiés rares et profondes l'unissait à Marie-Antoinette, Marie-Thérèse de Lamballe n'oublia jamais qu'elle était d'abord "sa souveraine", et sa grande intimité ne lui fit jamais perdre de vue le respect qu'elle devait à la reine et qu'elle sut lui montrer dans toutes les circonstances. Elle fut toujours en tout et partout digne de la faveur dont elle jouissait et n'en abusa point. Aussi inaccessible à l'ambition qu'à l'envie, elle ne montra aucun ressentiment, lorsqu'à un certain moment, grâce à l'influence de la comtesse de Polignac et de sa coterie, son étoile parut projeter de moins vifs rayons. Elle en profita pour laisser la cour sans bruit et sans éclat, donnant pour prétexte le deuil dans lequel venait de la jeter la perte de sa mère, la princesse de Carignan. Elle attendit patiemment l'heure de l'adversité, son heure à elle, car c'est alors que la princesse de Lamballe apparut à la famille royale, la vraie, la grande et la dévouée amie, l'ange consolateur, le

rayon de soleil dans les jours sombres de cette époque sanglante.

Elle se tint auprès des augustes captifs au plus fort de la tempête, sourde aux objurgations de Marie-Antoinette qui la suppliait de fuir à l'étranger. Ce dévouement héroïque était plus que suffisant pour la rendre suspecte aux yeux des démons révolutionnaires.

On l'arracha d'auprès de la famille royale le 19 août 1789, et on la conduisit à la prison de la Force jusqu'au 8 de septembre, jour où elle fut amenée devant le tribunal révolutionnaire qui lui ordonna de jurer "la liberté, l'égalité, la haine du roi, de la reine et de la royauté."

—Je jurerai facilement les deux premiers, répondit Mme de Lamballe, je ne puis jurer le dernier: il n'est pas dans mon cœur."

—Qu'on élargisse madame, dit le président L'Huilier, prononçant ainsi sa sentence.

Au même instant l'un de ces monstres à face humaine la traîna sur une pile de corps ensanglantés, la forçant à marcher dans le sang jusqu'à la cheville, aux cris de "Vive la nation".

Pauvre Marie-Thérèse, elle dont la sensibilité était à ce point délicate qu'elle ne pouvait supporter le parfum trop vif d'une fleur, que ne dut-elle pas éprouver devant de telles horreurs? Malgré des évanouissements à chaque pas répétés, la princesse de Lamballe subit son sort sans une plainte et sans un murmure. Afin qu'aucune torture ne lui fut épargnée et que son martyre fut complet, elle eut le douloureux spectacle de se voir donner le coup de mort par un serviteur pour lequel elle avait eu le plus de bontés et de bienveillante pitié.

Son corps fut taillé en pièces et sa tête coupée et promenée par la ville au bout d'une pique. On poussa la

PAGES DES ENFANTS

cruauté jusqu'à l'aller porter sous les fenêtres de Louis XVI, qui ne sachant la cause de ce tumulte fit quelque pas vers l'endroit d'où partait ce bruit. Il recula d'horreur en reconnaissant les boucles blondes de leur amie fidèle, massacrée pour son amour pour les siens et son dévouement à sa personne.

La reine s'était évanouie dans les bras de madame Elisabeth et de son dévoué valet Cléry, mais malgré tous leurs efforts, ils ne purent empêcher Marie-Antoinette d'entendre les cris féroces de la multitude qui se tint encore longtemps sous les murs de la prison du Temple pour insulter à ses souffrances et à son agonie.

Tante Ninette.

Petite Poste en Famille

HERCULE L. — Voici ce que Napoléon Ier répondit un jour à Mme de Staël, alors qu'elle lui donnait avec sa grâce habituelle, une leçon de gouvernement: "Madame, savez-vous coudre?..."

BONHOMME HIVER. — Ton pseudonyme, mon ami, me glace le cœur, mais heureusement, tes paroles sont vite venues le réchauffer. Merci des munitions reçues. Cela me montre que tu t'occupes de ta page et que tu as à cœur son progrès. Si j'avais plus d'espace, je pourrais certainement faire tout ce que tu dis, mais comment veux-tu que j'y arrive avec deux pauvres pages de six colonnes?

—Le bon Dieu a dû me croire morte, aujourd'hui, disait, un soir, à sa mère une fillette de cinq ans en se mettant au lit.

—Et pourquoi? fit la mère

—Mais parce que je n'ai pas fait ma prière, ce matin!...

Jeux d'Esprit

PROVERBES

Donnez-moi l'explication des proverbes suivants:

Il est toujours bon de tenir son cheval par la bride.

Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit.

Qui veut beaucoup d'amis en éprouve peu.

On ne mêle pas l'huile avec l'eau et le vinaigre avec le lait.

CHARADES AMUSANTES

Où demeurait la plus célèbre devineuse de Paris?

Pourquoi un gentilhomme ressemble-t-il à un livre?

Réponses à Jeux d'Esprit

DU No. 15.

Qui est-ce qui ne sort jamais et qui cependant conserve son manteau en toute saison?

Réponse: La cheminée.

Ont répondu: George, Etienne Larivée, Lévis; Julien Saint-Amour, Amanda Tardivel, Juliette Longtin, Loulou Bélanger, Adrienne Bélanger, L. de G. Laliberté, Joséphine Laliberté, Québec; Isabelle Olivier, Madeleine Ste-Anne Robillard, Jules Laurent, Josette Saint-Onge, Montréal; Séphora Martin, Southbridge, (Mass.)

Nommez les princes appartenant à la dynastie des Bourbons?

Réponse: Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVII, qui n'a jamais régné; Louis XVIII et Charles X.

Ont répondu: George-Etienne Larivée, Retardaire, Josué N. Lévis; Amanda Tardivel, Luc Loiseau, Ephrem Comte, Jérémie A., Juliette Longtin, Loulou Bélanger, Joséphi-

ne et L. de Gonzague Laliberté, Québec; Isabelle Olivier, Madeleine S. Anne Robillard, Jules Laurent, Josette Saint-Onge, Montréal, Alma Terriault, Corinne Sylvestre et Séphora Martin, Southbridge, (Mass.)

Jeanne et Bob

Jeanne et Bob sont deux vieux amis. Jeanne est une petite fille et Bob est un gros chien. Ils sont du même monde: de là leur intimité profonde.

Depuis quand se connaissent-ils? Ils ne savent pas. Ils n'ont ni envie ni besoin de le savoir. Ils ont seulement l'idée qu'ils se connaissent depuis très longtemps, depuis le commencement des choses, car ils n'imaginent ni l'un ni l'autre que l'univers ait existé avant eux. Le monde tel qu'il leur apparaît est jeune, simple et naïf comme eux. Jeanne y voit Bob et Bob y voit Jeanne tout au beau milieu.

Bob est beaucoup plus grand et plus fort que Jeanne. En posant ses pattes de devant sur les épaules de l'enfant, il la domine de la tête. Il pourrait l'avaler en trois bouchées.

Mais il sent qu'une âme subtile est en elle et que, pour frêle qu'elle est, elle est précieuse. Il l'aime et l'admire. Jeanne de son côté trouve Bob admirable. Elle connaît qu'il est fort; et, femme, elle admire sa force.

Elle observe qu'il a pénétré, dans la nature, beaucoup de secrets qu'elle ignore et que l'obscur génie de la terre est en lui. Elle le voit énorme, grave et doux. Elle le vénère comme, dans les temps anciens, les hommes vénéraient des dieux agrestes et velus.

Anatole France.

Il faut être enclume ou marteau dans ce monde, il faut que le cœur se brise ou se bronze.—Chamfort.

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

[Suite]

Le mois dernier, Colette était bien près d'en épouser un autre, et Max ne se serait peut-être pas décidé encore à sauter le pas du mariage, sans le coup d'éperon que lui a donné la jalousie, un commencement de rivalité. Vous me direz que l'habitude, l'intimité, les bambins qui viendront, peuvent fournir les éléments d'un bon ménage ; mais le grand, le redoutable amour, celui qu'ont pu rêver très jeunes les personnes telles que vous et moi, n'a rien à faire avec tout cela... fort heureusement, répéta-t-elle, car il n'est bon qu'à gêner le train du monde.

Françoise avait rougi jusqu'aux yeux sous le regard direct et clairvoyant de mademoiselle de Breuves. Il lui sembla que cette étrange personne lisait en elle quelque chose qu'elle n'aurait pas su y démêler elle-même. Certes, elle était attachée à Colette autant que jamais, et pourtant les confidences que celle-ci lui prodiguait maintenant étaient reçues avec un certain malaise. Était-ce retour involontaire sur sa propre existence aride où rien ne fleurirait jamais ? Était-ce regret de voir son amie si peu pénétrée de la grandeur d'un sentiment qui ne lui semblait qu'accessoire dans le tourbillon des plaisirs et des cadeaux ? Sûre d'être adorée de Max, Colette multipliait les grâces et les coquetteries pour séduire son beau-père, et celui-ci répondait par des présents qui chaque jour arrivaient de Paris, devançant les splendeurs de la corbeille espèce de mépris bienveillant qui se le. Colette ne se doutait guère de cachait sous cette munificence.

"Nous savons ce que demandent ces gentilles, petite masque", pensait très certainement M. Holder, car il croyait connaître les femmes

aussi bien que les hommes et ne les estimait pas davantage.

Madame d'Angenne cependant disait à sa fille avec confiance :

— Tu seras leur idole à tous les deux.

Les d'Angenne devaient passer l'automne dans leur propriété de la Fresnaie, où Max irait chasser et faire sa cour. Quant au mariage, il aurait lieu à Paris, à l'entrée de l'hiver. Alors madame d'Angenne, dont la santé, un instant ranimée par le traitement thermal, était de nouveau fort médiocre, irait mieux peut-être, et madame de Fierbois serait revenue des États-Unis où l'avaient appelée ses affaires.

L'hiver était bien loin au gré de Max, mais Colette en prenait son parti, elle tenait à une nombreuse assistance, il fallait, que le monde fût rentré. C'est si beau, un grand mariage à Saint-Augustin, la seule église de Paris où les marches du maître-autel prétextent à la mariée un piédestal comme pour être mieux en vue !

Alors s'agitait la grosse question : "Le voile virginal ou la mantille?..."

Avec son minois piquant, Colette serait certainement mieux coiffée comme la Rosine du "Barbier", quoique les blondes... Sur quoi Françoise était priée de donner son avis.

Mais conseils, projets, préparatifs, tout devait finalement être en pure perte. Avant la date fixée pour le mariage, un de ces cataclysmes qui se produisent dans les régions financières comme dans la nature, sans que rien les annonce, engloutit avec la rapidité de la foudre les millions du banquier et son honneur du même

coup. Aucun krach n'a eu plus de retentissement depuis la débâcle du Panama ; et ce ne fut pas seulement une banqueroute parmi beaucoup d'autres ; cette fois encore les mots d'accaparement et de concussion furent jetés à la face d'un homme qui, la veille, défiait l'opinion et sur lequel vint de toutes parts pleuvoir l'injure aussitôt qu'il fut à terre. D'ailleurs, il n'entendit pas l'orage soulevé contre lui, ayant su échapper aux poursuites par la seule porte qui reste toujours ouverte, après avoir lutté jusqu'au bout en silence avec l'énergie et le sang-froid qu'il appliquait à toutes les actions de la vie. L'arrestation ignominieuse dont la menace commençait à courir fut inutile. On le trouva gisant dans son cabinet de travail, un pistolet au poing. Il n'y avait qu'un mot dans la lettre laissée pour son fils : "Pardon".

IX

Sans doute il avait compris, et ce dut être son expiation, qu'il n'est pas de crime plus grand, entre tous les crimes, que le meurtre dans un jeune cœur de la confiance, de l'amour et du respect. L'impitoyable destruction d'un idéal est chose pire encore que l'attentat contre une vie humaine.

Se réveiller pauvre n'eût été rien pour Max ; il avait, à ce détachement, d'autant moins de mérite qu'il ne soupçonnait pas ce que peut être la pauvreté ; la honte même dont il était éclaboussé, il n'en comprit le sens que peu à peu, devant l'attitude du monde et les révélations de la presse. Ce qui l'envahit d'abord, ce qui domina tout le reste, fut le sentiment atroce d'avoir perdu, non seulement la personne chérie de son père, mais la foi qu'il avait eue en lui.

Comment Anselme Holder avait-il pu, du jour au lendemain, sombrer dans cette infamie, après une longue carrière sans reproche qui la démentait?... Car Max n'en était pas à reconnaître que l'être supérieur dont il avait tout reçu, qu'il avait

entouré de gratitude et de vénération, n'eût jamais existé tel que l'imaginait son orgueil filial ; non, l'égarément, la défaillance, le vertige, avaient dû le prendre au dernier moment. C'était un accès de folie (son suicide en était la preuve), survenu peut-être à la suite d'autres catastrophes qui, en Allemagne, en Angleterre, avaient ébranlé le marché financier, et dont cette ruine n'était que le contre-coup. Vivant, il aurait su se disculper, il se serait tourné bravement contre la meute de calomniateurs qui le poursuivait et l'eût tenue en échec. Mais le silence qui accueillit toutes ces suppositions, lorsqu'il les hasarda auprès de ceux qui avaient été les plus intimes amis de son père, lui fit comprendre leur puérité. Tous regardaient, au contraire, l'acte définitif du suicide comme un aveu. Des détournements, des manœuvres frauduleuses qui dataient de loin étaient découvertes ; il y avait eu recours pour telles œuvres de corruption dans lesquelles plusieurs hommes politiques en évidence se trouvaient compromis. Certes, ce grand sceptique avait eu ses raisons pour mépriser l'humanité, pour la croire tout entière à vendre, mais lui-même devait périr emporté par le flot d'opprobre et de vénalité qu'il avait si souvent soulevé au gré de ses intérêts.

Il n'y avait qu'une voix pour condamner Anselme Holder ; en revanche, tout le monde avait pitié de son fils. On plaignait ce beau garçon, si peu fait pour l'adversité, brillant cavalier, incomparable meneur de cotillons, dont la rayonnante jeunesse avait traversé joyeusement tant de fêtes et qui avait fait des sports, des talents d'agrément, son métier unique ; on le plaignait d'être ruiné à la veille d'épouser une fille charmante, ruiné de fond en comble, et retranché du monde des honnêtes gens, car, de longtemps il serait impossible de recevoir dans un salon le fils d'Anselme Holder. Tout le premier, sans doute, il tiendrait à disparaître, à se faire oublier... Les expressions de stérile sympathie ne manquèrent pas à cet

enfant gâté de la fortune, si brusquement précipité au plus profond et au plus bas, lui qui, jusque-là, ne s'était jamais mesuré avec aucune réalité un peu dure.

De ces sympathies, les plus vives et les plus empressées vinrent naturellement de la famille d'Angenne. Ces dames étaient encore à la Fresnaie quand éclata la bombe, avec un fracas dont la baronne fut instruite par une lettre de son mari, avant même d'avoir vu le nom qu'avait dû porter sa fille mis au pilori dans les journaux.

— « Quand je pense, ma chère amie, écrivait M. d'Angenne, que, sans vous, sans les accidents de santé qui vous ont fait à regret retarder ce mariage, notre enfant serait entraînée aujourd'hui dans un pareil désastre, je remercie le Ciel d'avoir suscité les obstacles dont nous nous affligions. »

— Et mon mariage ! Que devient mon mariage ? s'écria Colette en sanglotant.

Elle s'évanouit presque dans les bras de Françoise, qui, sans prononcer un mot, avait été seule à comprendre. Dépouillé de tout, Max se serait encore résigné s'il eût pu garder intact un souvenir, et il ne le pouvait pas. Ce qu'il devait pleurer, avec des larmes d'enfant ou de femme, c'était la déchéance irréparable de son idole tombée dans la boue. Et l'humble amie à laquelle il ne songeait guère en ces heures tragiques pleura silencieusement avec lui.

— Il faut que je le voie, répétait Colette éperdue. Il a besoin de moi, il doit me demander. Pourquoi ne vient-il pas ? Je veux le voir !

Mais c'est ce que n'entendait pas madame d'Angenne. Sans contrarier ouvertement le désir de sa fille, elle lui dit avec une douceur persuasive :

— Ton père est à Paris, il le verra d'abord.

En effet, le baron fut du petit nombre de ceux qui assistèrent aux obsèques presque clandestines du suicidé. Anselme Holder s'était tué dans un pavillon de chasse qu'il possédait près de Senlis. Le curé, se rap-

pelant les charités auxquelles il l'avait toujours trouvé prêt, et par pitié pour Max qu'il affectionnait depuis son enfance, avait voulu croire à un cas de fièvre chaude, et s'était hâté de donner au cadavre une bénédiction qui eût pu être discutée. Ce fut dans le presbytère, où Max, ne se reconnaissant plus aucun droit à rien de ce que possédait son père, recevait l'hospitalité, que M. d'Angenne alla, aussitôt après la rapide cérémonie, rejoindre le fiancé de sa fille. Sans parler, il lui ouvrit les bras, et le jeune homme s'y jeta en sanglotant. Depuis des mois il avait pris l'habitude de considérer comme sienne la famille d'Angenne, et il attendait d'elle la seule consolation qui pût lui venir, sans savoir au juste laquelle. Montrant une pile de journaux qu'il avait froissés, déchirés dans sa rage :

— Comment leur répondre ? sanglota-t-il comment le défendre ?

— N'essayez pas, mon pauvre enfant, dit le baron, avec une compassion sincère, bien que sa pensée fût pleine des plus cruels projets. Mais il savait soigner les transitions, et, d'ailleurs, l'âme humaine s'ouvre quand il le faut à des sentiments contradictoires.

Patiemment il écouta les divagations de Max : jamais son père n'avait montré plus de sérénité que les derniers jours. Lui qui d'habitude parlait si peu de ses affaires, il l'avait entretenu d'entreprises magnifiques sur lesquelles il comptait. Comment admettre...

— Habitué à vaincre, il a dû croire jusqu'à la fin à un brusque retour de la fortune, dit M. d'Angenne, qui pensait à part lui : « Il aura voulu donner le change. » Mais, mon cher Max, ne songez plus qu'aux devoirs qu'il vous reste à remplir. Les avez-vous déjà considérés ? Que comptez-vous faire ?

Max haussa les épaules d'un geste indécis :

— Tout abandonner, cela va sans dire... Cette richesse qu'il poursuivait pour moi m'est odieuse.

M. d'Angenne eut un signe de tête approbateur :

—Mais il faudra vivre.

—Le faudra-t-il vraiment? Je n'ai pensé encore qu'à fuir, à me sauver le plus loin possible. On dit qu'au Canada...

Il s'arrêta, son regard absent fixé devant lui. En ce moment, pour la première fois, depuis le coup qui l'avait frappé, il se rendait compte qu'il faudrait s'éloigner de Colette. Était-ce bien M. d'Angenne qui lui répondait, comme l'eût fait un étranger :

—Oui, très bien... Au Canada, tout homme d'énergie retrouve une France nouvelle et féconde en ressources. Inutile de vous dire, mon ami, que si je puis pour venir matériellement en aide...

—Oh! merci. Des obligés de mon père, des gens dont il a fait la fortune, se sont mis à ma disposition dans une mesure suffisante.

(A suivre)

L'Épargne est nécessaire

L'épargne est nécessaire. Elle l'est dans toutes les conditions et dans tous les états, mais à plus forte raison quand les moyens sont restreints.

Né faut-il pas songer à l'avenir? ne faut-il pas mettre de côté la proverbiale poire pour la soif? Et quel moyen plus sûr et meilleur pour s'assurer une vicieuse exemption de soucis ou pour mettre à l'abri du besoin ceux que l'on aime et qu'on doit laisser derrière nous qu'une bonne substantielle assurance dans une maison de confiance et qui a déjà fait ses preuves aux yeux de tous?

Je vous en prie, mesdames, familiarisez-vous avec l'idée de l'épargne et de l'épargne dans le but de l'assurance. Ne croyez pas que ceci n'est que l'affaire des hommes et que cela ne doit regarder que les hommes. Les femmes y sont tout autant intéressées, et elles devraient s'estimer heureuses d'avoir à leur disposition un outil, une arme qui servent à leur protection comme à leur défense.

L'assurance est tout cela; elle protège les intérêts, elle les défend aussi contre les rigueurs du sort, les adversités probables de l'avenir. Avec elle, on est à l'abri de tout, et la mort toute douloureuse qu'elle est, perd du moins un de ses terribles aiguillons, quand celle qui s'en va, part avec la consolation qu'elle ne laisse pas avec le chagrin, la misère et la pauvreté derrière elle.

Mesdames, songez-y sérieusement, et demandez tout de suite, les catalogues et autres renseignements à la

Compagnie d'Assurances,

La Sauvegarde, 7, Place d'Armes.

Vous serez satisfaites de votre consultation.

Lady Business.

FOURRURES!

CHOIX
BEAUTE
STYLE
QUALITÉ



250 Boulevard Saint-Laurent

TÉL. : MAIN 3163

O. Normandin,

Succursale

220 rue Saint-Jacques

TÉL. : MAIN 2667

Confection soignée

Dernières nouveautés. Notre réputation à soutenir est votre garantie.



Aux
Cheres Lectrices
de ce Journal

MÈRES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.

Vous qui êtes Anémiques, Débilitées par les fatigues de la Famille; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

POUR VOS CHERS MIGNONS

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

JEUNES FILLES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous toutes que
LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL
MOTARD, FILS & SENEAL

Aux Etats-Unis: Rouse's Point Provinces N.D. Calgary, Alberta.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

GUERISON DES YEUX sans médicaments, sans opération ni douleur, par les "VERRES TORIC" nouveau style, bien ajustés. A ordre, garantis pour bien VOIR DE LOIN ET DE PRES.

Yeux Artificiels posés sans douleurs.



SPECIALISTE BEAUMIER
MEDECIN ET OPTICIEN



A L'INSTITUT D'OPTIQUE
EXAMEN DES YEUX **GRATIS**
144 Est STE-CATHERINE

3ème porte du coin Ave. Hôtel-de-Ville, Montréal. 2ème étage, porte voisine du Magasin de Tabac.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

Prenez garde!! N'achetez jamais aux magasins "A TOUT FAIRE" si vous tenez à vos yeux.

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

- LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88
- LETRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12..... 0.88
- L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
- INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
- LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
- EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré 0.88
- HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in 1-2 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul, Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA CARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
 SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
 TOTO, CHICAGO, b9.30 a.m., a10.00 p.m.
 OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
 SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p. m.
 HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
 ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
 WINNIPEG, CALGARY, a9.40 a.m., a9.40 p.m.
 WINNIPEG-VANCOUVER, a9.40 p. m.

DE LA CARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
 TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.15 p.m., a11.30 p.m.
 OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
 JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
 ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
 STE-AGATHE, L8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.30 p.m.
 NOMININGUE, L8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (L) Mardi, jeudi et dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (I) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!... Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuancé naturelle en vous servant de la CAPILLINE. En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte-Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement:

Montréal.

Messieurs, Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain. Votre etc.

JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.,

Analyste Public, Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette Poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Avez-vous un hébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;
IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

x 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents,

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après. Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Rideau de Dentelle de \$6.75 pour \$4.75

Un autre lundi amène une autre vente à escompte. Cette semaine vous pouvez avoir un rideau de dentelle de \$6.75 pour \$4.75. Ce rideau a 3 1-2 verges de longueur et 48 pouces de largeur. Il est fait en très beau tulle câble, blanc, léger et solide. Le dessin est celui qui est connu sous le nom de modèle d'Alexandrie — plus particulièrement dans les lignes Coloniales. Centre parfaitement uni avec une bordure très ajourée dans le côté et au bas. Cette bordure a environ dix pouces de large et est séparée du bord étroit extérieur du rideau par du tulle de trois pouces comme celui du centre. Ce rideau, convenablement lavé, ne s'étendra pas, ne se déchirera pas et ne perdra pas sa forme. Si vous voulez un splendide rideau de chambre à coucher, bon et durable, vous aurez dans ce rideau une excellente valeur. Réduit, cette semaine, de \$6.75 à \$4.75.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANCE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies